

Plaidoyer pour elle

Discours prononcé par Hugues Delafoy,

2^{ème} secrétaire

Rentrée solennelle du 12 octobre 2012

PLAIDOYER POUR ELLE

Sur l'océan furieux, recouvert d'un ciel noir,
Déchaîné de vagues sombres, redoutables mâchoires,
Dont les dents écumantes me lacèrent le visage,
Se disloque mon esquif, vaincu par son âge.

Malmené sans répit par la mer en tourment,
Il expire alors, en sinistres craquements,
Fatales blessures portées par l'ultime combat,
Râles annonciateurs de mon proche trépas.

Ténébreuse de fureur, la mer me répand son ivresse,
Submergé par l'eau sombre, je voudrais que tout cesse...

Île magnifique au milieu des flots déchaînés, je t'ai alors aperçue.
Entre ces vagues noires au destin meurtrier, tu m'es apparue.
Alors que Neptune, rageur, me précipitait dans l'abîme,
Tu t'es dévoilée à mes yeux, inattendue et sublime.

Implorant les dieux, j'ai supplié l'esquif mourant de te rejoindre,
D'échapper au funeste projet de la mer assassine pour t'atteindre,
Me permettre d'allonger sur toi mon corps exténué,
Y relâcher enfin, mon âme épuisée...

L'ardeur de mon désir a voulu que tu m'entendes,
Et tu t'es livrée à moi, inoubliable offrande.

*
* *

Nous y voilà.

Mesdames, Messieurs, Mes Chers Confrères,

Je me tiens devant vous, terrifiante assemblée,
Tandis que vous l'observez, ce jeune avocat pétrifié.

Tous, vous allez le juger, vous attendez ses mots,
Voir s'ils sont dignes du barreau, dont nous célébrons la rentrée.

Certains préparent déjà leurs sarcasmes,
Ils sont avides de voir ce qu'il vaut, ce jeune avocat.

D'autres espèrent déjà la nuit qui s'annonce,
Ils espèrent qu'il ne sera pas trop long, ce jeune avocat.

Je vous préviens, noctambules et sarcastiques, je prendrai le temps qu'il me faudra.

Car ce soir, je suis venu pour Elle.
C'est pour Elle que je plaide, c'est en Elle que je crois.
Et ce soir, au sein même de ce Palais, je veux que justice lui soit rendue.

Parce que vous l'accusez d'être injuste, il me faut la défendre.

Une fois n'est pas coutume, c'est pour Elle que ce soir, j'ai passé ma robe.
Une fois n'est pas coutume, c'est moi qui ce soir, porterai sa parole.

Et vous m'écoutez, je lui en ai fait la promesse.
Dussiez-vous me prendre pour un fou,
– Et vous le ferez,
Je tiendrai ce serment, je lui rendrai sa noblesse.

Ainsi ne serai-je pas fou pour rien, si je suis fou pour Elle.

Après tant de temps passé à la rechercher, à l'espérer, à la désirer,
À vouloir qu'Elle soit mienne,

Après l'avoir enfin rencontrée, après l'avoir caressée, y avoir goûté,
Je veux qu'Elle comprenne,

Que je mettrai toutes mes forces, toute mon âme, toute ma volonté,
Que c'est à corps perdu que je me jetterai dans cette bataille pour la conserver.

Ma victoire, sera de garder près de moi sa présence,
De sentir qu'Elle est là, de savoir qu'Elle ne me quittera pas.

Qu'Elle se donnera toujours à moi, inoubliable offrande,
Tel est, pour ce soir, l'honoraire que je lui demande.

*
* *

Tous, vous la connaissez.

Pour certains, ce fût une rencontre brutale,
Pour d'autres, ce fût une douceur agréable.

Elle s'impose parfois avec fracas,
Et s'invite parfois sans se faire remarquer.

Pour certains, vous l'avez accueillie bruyamment, par des éclats de voix.
Pour d'autres, vous l'avez acceptée silencieusement, avec une simple joie.

Pour certains, vous l'avez louée, vous l'avez célébrée,
Pour d'autres, vous l'avez ignorée,
Parfois même, vous avez nié qu'Elle y fût pour quelque chose...

Mais presque tous, ensuite, vous l'avez oubliée.
L'impardonnable, c'est que vous avez pris soin de le faire...
Au mieux, vous n'avez pas osé croire en sa présence,
Au pire, vous avez volontairement nié son existence.

Vous n'avez pas hésité à vous attribuer son œuvre,
À faire rejaillir sur vous les conséquences de son action,
À revendiquer l'entière paternité de votre destin,
Balisé d'autant de succès que de satisfaction...

Oui, vous l'avez foulée aux pieds, après en avoir profité ;
Comme une putain, vous l'avez repoussée, après en avoir abusé !

Quelle injustice...

C'est pourquoi devant vous tous, terrifiante assemblée,
Tribunal de cette rentrée,
Solennellement, je demande que justice lui soit rendue.

Je sais qu'Elle a ses travers, qu'Elle n'est pas une sainte,
Qu'Elle est capable du meilleur, mais qu'Elle peut commettre le pire.

Je sais, oui, qu'Elle peut être cruelle.

Mais pour la juger, vous devez la comprendre.

Savoir que sa force est immense, son pouvoir absolu,
Qu'à sa toute puissance, nous sommes suspendus.

Elle peut bouleverser une vie.
Mais uniquement celles de ceux qu'Elle choisit.

Et nombreux, parmi vous, sont ceux qui ont eu sa préférence,
Comme moi, vous l'avez connue, c'est une évidence.

Parce que vous êtes là, parce que nous sommes là.
Sous la noirceur de nos robes, nous jouissons de notre position.
Sous les dorures de cette salle, nous nous inscrivons dans une tradition.
Habités au monde que nous fréquentons, nous profitons de ses bienfaits.
Et ce statut nous le justifions, par les efforts que nous avons faits.

Par notre travail, par notre volonté, par notre science du droit.

Prétextant tout ce qui, au fond, nous éloigne d'Elle,
Nous ne lui accordons pas la place qui est la sienne,
Nous ne l'invitons pas au banquet de nos victoires,
Ramenant vers nous le misérable drap de la gloire.

Aveugles que nous sommes, nous l'avons reniée,
Cette évidence,

Ingrats que nous sommes, nous l'avons oubliée,

La Chance...

Car oui, Mesdames et Messieurs, c'est bien pour Elle que je plaide ce soir,
La Chance, qu'après avoir oubliée,
Vous vous apprêtez, injustement, à condamner...

C'est la Chance que je veux réhabiliter à vos yeux, terrifiante assemblée...

Ô Juges de cette soirée, inflexibles et tout puissants !
Ô hommes de droit, vous qui savez le sens du mot « justice »,

En plaidant pour Elle, c'est pour vous que je plaide !
En la défendant, c'est vous que je protège !

Car au lieu de la mépriser, comme vous le faites...

Vous devriez la courtiser, vous devriez la conquérir,
Vous devriez la supplier de ne pas vous lâcher !

Et si je me risque ainsi, pour la Chance,
À vous parler de la sorte, non sans insolence,
À oser défier toutes vos longues expériences,

Vénéérable assemblée...

C'est parce qu'Elle me sert bien souvent, à moi,
Plus souvent qu'à vous tous !

Rappelez-vous...

La Chance sourit au débutant,
Au jeune avocat balbutiant,
Ce que je suis, précisément.

C'est donc mon inexpérience qui ce soir me donne le droit de plaider !
J'ai été désigné, par ma jeunesse dans ce métier !
Pour la défendre, contre vous tous !

En accusant ma folie, comme vous le faites, maintenant,
C'est Elle, pauvres gens, que vous accusez...

Vous viendrez me reprocher ma flamme, mon emportement,
Je vous rétorquerai que je l'aime, infiniment,
Et que si ce n'est pas avec folie qu'on se lance dans l'amour,
Il est inutile de s'y lancer...

C'est donc en homme passionné que je parle,
C'est donc en avocat convaincu que je plaide,

Ce dossier est excellent !

Mais qu'y a-t-il, au juste, dans cette affaire ?
Quel est donc le crime que vous lui reprochez ?

Car non contents de l'avoir oubliée,
De l'avoir humiliée, de l'avoir rabaissée,
D'utiliser le mot de Cambronne pour vous la souhaiter,
Voici qu'à présent vous la placez sur le banc des accusés.

Vous lui reprochez d'être injuste,
Vous la taxez d'être cruelle,

Alors que vous ne croyez plus, vous, en son action,
Voici que vous l'accablez, Elle, de ne pas avoir servi ceux qui sont jugés !

Ceux qui sont mal nés.
Ceux qui ne peuvent pas travailler.
Qui n'ont d'autre toit que le ciel étoilé.
D'autre nourriture que vos restes, souvent périmés.

Et pourtant, ceux-là, ils y pensent.
Ils l'invoquent, ils y croient, alors qu'ils ne l'ont pas, qu'Elle n'est pas de leur côté.

Ô ironie...

Ceux qui l'ont pour alliée n'y pensent plus,
Ils se tiennent là, oublieux, ingrats et prospères,
La Chance est venue chez ceux qui ne la voient plus,
Et se fait attendre chez ceux qui l'espèrent.

Cruauté, dites-vous ?

Attendez avant de juger,
Laissez-moi vous expliquer...

Car si vous mettez tant d'ardeur à l'abolir, c'est que vous en êtes effrayés,
Alors, non contents de la bannir, vous voulez la remplacer,

Par votre volonté de travailler, de tout prévoir,
Par le progrès, par la science, par la raison, par la logique,

Par le droit.

Car le droit est une science, alors que la chance ne l'est pas.
C'est pour cette raison qu'Elle est bannie des prétoires.

Alors qu'Elle pourrait au contraire nous aider à mieux voir,
La souffrance de ceux que nous assistons,

Alors qu'Elle pourrait justement éviter les déboires,
De ceux que nous défendons,

Elle est rejetée.

Pire.

Elle est enterrée.

La « perte de chance » que nous plaidons quelques fois,
Est trop souvent reléguée au rang de « subsidiaire »,
Argument de seconde zone,
Que nous plaidons du bout des lèvres,
– Quand nous osons le plaider !
Avec une tête à faire l'aumône,
Préférant plutôt le cacher dans une phrase empruntée,
S'en remettant, Madame, Monsieur le Président, à nos écritures compliquées...

Craintifs que nous sommes de paraître ridicules,
Rassurés que nous sommes d'être cartésiens,

Méthodiques, cohérents, organisés, rationnels.

Nous chassons l'imprévu,
Nous redoutons l'inattendu,

Nous voulons que tout s'explique, que tout s'anticipe, que tout soit programmé...

Organisé. Structuré. Ordonné. Réglementé. Codifié.

La moindre étincelle de folie, de cette folie que vous me prêtez,
Vous la honnissez, vous la noyez sans la moindre pitié...

Même l'épaisseur de caoutchouc qui entoure les roues d'un caddie de supermarché,
Oui, Mesdames et Messieurs, même ce détail là est prévu,
Par un obscur papier,
Dûment signé,
Rigoureusement tamponné,
Venant asservir un peu plus nos vies bien rangées...

*« Incertitude, ô mes délices
Vous et moi nous nous en allons
Comme s'en vont les écrevisses,
À reculons, à reculons. »¹*

Tel est le monde que nous voulons,
Tel est l'avenir que nous construisons.

Ô tristesse...

La Chance n'y a pas de place, aucune !

En avons-nous seulement conscience ?
La voulez-vous vraiment, cette vie, réglée d'avance ?

J'ose vous dire, ce soir, que je ne la veux pas.

Dans cette robe noire que je porte, ce soir, cadeau qu'on m'a fait,
Je sais qu'en me l'offrant, on m'a offert ma Chance.

¹ Guillaume Apollinaire ; Le Bestiaire - 1911

Et parce qu' « *On défend bien plus féroce­ment sa chance que son droit* »²
J'ose espérer d'une société qu'elle veuille bien, de temps en temps,
Ne pas oublier la chance qu'elle a d'être à sa place.

Qu'elle n'enterre pas dans les tréfonds de son âme,
Sous le poids de sa vanité,
Sa part d'Humanité.

Alors oui ! Je veux que la Chance soit réhabilitée !

C'est le verdict que moi, jeune avocat balbutiant,
Je vous demande de prononcer, à vous, assemblée terrifiée !

Fermez, pour un instant, vos livres de droit,
Ouvrez, de temps en temps, vos cœurs à la Chance !

Elle qui a déjà tant permis dans ce monde,
Elle sans laquelle tant de choses ne se seraient pas accomplies,
Elle qui a rendu l'Humanité si féconde,
Ne l'abolissez pas, ne la rejetez pas, laissez-lui un sursis !

Qu'Elle retrouve sa véritable place !

Et avec Elle, son cortège d'inattendu, d'extravagant, d'insensé, d'insoupçonné, d'inouï,
Et avec Elle, son défilé de rêves, de magie, d'inspiration, d'espoir, de poésie...

Laissez-la vivre, laissez-là se mouvoir !

Car vous allez comprendre, et j'en aurai terminé.

Et alors seulement, vous pourrez la juger...

La Chance, Mesdames et Messieurs, n'est que mouvement.

Elle est ainsi faite,
Elle doit être remuée,

Elle doit se transmettre,
Elle doit être partagée.

Il faut qu'Elle vienne, il faut qu'Elle vive, il faut qu'Elle passe.

Qu'au lieu d'être accaparée par ceux qui l'ont,
Elle puisse distribuer ailleurs ses largesses.

Au lieu de l'enterrer comme nous le faisons,
Accordons-là à ceux qui espèrent sa caresse.

Laissons-là s'envoler,
Nous qui avons la chance de connaître le droit,
Vers ceux qui n'ont pas le droit de connaître la Chance.

² Jean Guéhenno ; *Changer la vie, Mon enfance et ma jeunesse* - 1961

Rendons-lui sa liberté !

C'est le seul moyen, le seul !
Que nous avons, de la conserver.

*
* *

À présent que j'en ai terminé, vous pouvez la juger.
Mais votre jugement, au fond, m'importe peu.
Vous en ferez ce que vous voudrez.

La seule que j'ai voulu séduire, c'est Elle,
Que j'ai trouvée, inattendue, providentielle,
Et parce que sa présence, est une merveille,
Et parce que mon esquif s'est brisé sur ses rochers,
Je n'ai plus les moyens, ni le cœur, de la quitter,
Et je choisis de consacrer toute mon ardeur, à sa beauté.

Ô Chance !

Reste à mes côtés, inestimable, inépuisable offrande,
Verse-moi, je t'en conjure, l'honoraire que je te demande !